

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général

Identité et tâche des Supérieurs cisterciens

Le thème précis de mon intervention a changé plusieurs fois, également dans le programme. Mais je dirais plutôt qu'il a mûri et s'est précisé au fur et à mesure que j'ai rencontré les communautés, les supérieurs, moines et moniales, les situations et problèmes de notre Ordre. Je voudrais m'exprimer à partir de l'expérience de cette année comme abbé général, et bien sûr de mon expérience passée comme moine et abbé d'Hauterive. Ce matin, je voudrais surtout me concentrer sur le thème de l'identité du supérieur pour notre Ordre Cistercien. Cela me semble un thème fondamental et qu'il est urgent de traiter, parce que je vois en moi-même et dans tous les supérieurs que je rencontre qu'il n'est pas évident d'être au clair sur l'identité, sur ce que nous sommes, ce que cela signifie qu'être abbé, abbesse, prieur, supérieur d'une communauté. J'en parlais la semaine dernière aux jeunes du Cours de Formation Monastique, en commentant, au chapitre 72 de la Règle sur le bon zèle que doivent avoir les moines, l'expression "ils aimeront leur abbé avec une charité sincère et humble – *abbatem suum sincera et humili caritate diligant*" (72, 10).

Je disais : "Il y a souvent une certaine désorientation dans le rôle et l'exercice de l'autorité dans l'Eglise et dans nos Ordres. C'est comme si les supérieurs ne savaient pas comment se situer face à leurs frères et sœurs. Aussi parce que les frères et sœurs ne savent plus comment se situer en face de leurs supérieurs. Ainsi, les supérieurs peinent à trouver le rapport juste, équilibré, qui fasse vraiment autorité, sans autoritarisme, avec les frères ou sœurs de leur communauté. Et souvent je remarque que cela vient du fait que beaucoup n'ont pas eu eux-mêmes une bonne relation avec leurs supérieurs. Ils sont comme des orphelins qui deviennent pères et mères et ne savent pas comment se comporter avec leurs enfants. Alors ils commencent à chercher des techniques, des manières d'agir, des instructions, comme si l'autorité en Christ était quelque chose qui peut fonctionner avec un manuel en main." (www.ocist.org; Chapitres de l'Abbé Général; 22.9.2011)

Je constate cela chez les supérieurs de l'Ordre, et certainement pas comme une négligence ou un manque de responsabilité par rapport à la tâche qui leur est assignée. Je peux dire que cette année, je n'ai pratiquement pas rencontré un seul supérieur négligent, qui ne se donne pas vraiment la peine de bien faire son travail. Au contraire : j'ai surtout rencontré des supérieurs qui se donnent énormément de peine pour leurs communautés, jusqu'à en à souffrir, jusqu'à en être malades physiquement et psychologiquement face aux difficultés, à la fermeture de certains frères et sœurs, et à tous les problèmes liés à leur tâche. C'est certainement un signe de charité et de sens des responsabilités très positif. Mais il y a vraiment une difficulté, au niveau de l'identité, comme au niveau de la manière d'être et de vivre la responsabilité. Une difficulté et une solitude. Mais aussi un désir d'être aidé et de s'entraider entre supérieurs, souvent au-delà des frontières juridiques entre les Congrégations ou entre les Ordres.

Je remarque que cette situation et cette exigence ne sont pas propres seulement à notre Ordre, et je dirais même qu'elles ne sont pas propres seulement à notre vocation, à notre état de vie. Nous la trouvons aussi chez la plupart des prêtres confrontés à leur responsabilité pastorale, et beaucoup plus seuls que nous. Mais nous la trouvons aussi très souvent chez

ceux qui vivent la vocation du mariage et de la famille. Pour différentes raisons, il s'est trouvé que j'ai accompagné dans le passé des groupes de laïcs confrontés aux défis et aux difficultés de la vocation sponsale et de la vocation de paternité et de maternité, et j'ai souvent constaté que nous, supérieurs religieux, vivons les mêmes problèmes que les parents d'aujourd'hui. Curieusement, mon livre peut-être le plus vendu est un recueil de conférences faites à des couples sur leur vocation. Mais ce que je leur disais partait toujours de mon expérience de communauté monastique et de responsabilité abbatiale, ou de ce qu'eux-mêmes me témoignaient et me racontaient de leur expérience¹.

Le malaise à vivre la paternité, la maternité, est aujourd'hui commun à toutes les vocations. La confusion sur l'identité du responsable, de l'autorité, du père ou de la mère, du maître, est généralisée. En cela, nous ne sommes pas en dehors de notre monde et de notre culture. Mais nous ne devons pas oublier que notre vocation comporte une grande et riche tradition dans ce domaine. Comme supérieurs de monastères, nous sommes héritiers de pères et de mères qui, au moins à partir de saint Benoît, sont et seront toujours une source vive et sûre de notre identité et vocation de paternité et de maternité.

Je dirais qu'aujourd'hui, si nous sommes ou nous sentons souvent existentiellement orphelins, en fait nous ne le sommes pas, parce que derrière nous, il y a un puissant et vivant charisme de paternité qui peut toujours alimenter et renouveler notre identité de supérieurs. Mais nous en sommes comme distraits ; nous sommes comme détournés ou éloignés de l'accès à cette source vive par divers facteurs culturels, psychologiques ou méthodologiques. Je crois qu'un Ordre peut vivre et porter du fruit seulement dans la mesure où il réussit à aider ses membres, et surtout les supérieurs, à accéder au charisme de paternité qui lui est propre, à le vivre et à le transmettre. C'est au fond ce qui permet à une famille religieuse d'être féconde et de durer dans son charisme et sa mission, en s'adaptant aux époques et aux temps qu'elle traverse.

Je crois donc que nous devons avant tout approfondir ensemble les questions suivantes : Quelle est notre identité de supérieurs selon notre charisme ? Comment pouvons-nous la faire nôtre, la vivre, l'assimiler dans le ministère qui nous est confié par nos communautés et par l'Ordre, par l'Eglise ? Quels sont les points essentiels et fondamentaux de l'exercice de notre responsabilité ?

Nous pourrions ensuite méditer ensemble sur le rôle de l'Ordre et de notre appartenance à celui-ci pour vivre cette identité, c'est-à-dire méditer sur la fraternité entre les supérieurs dans la diversité et la pluralité qui caractérisent notre Ordre, dans la variété des cultures, des congrégations, des observances de chaque communauté, etc.

Notre identité de supérieurs selon notre charisme

"Ecoute, mon fils, les préceptes du Maître et prête l'oreille de ton cœur. Reçois volontiers l'enseignement d'un si bon père et mets-le en pratique, afin de retourner par l'exercice de l'obéissance à celui dont t'avait éloigné la lâcheté de la désobéissance." (Prol. 1-2)

L'identité du supérieur selon notre charisme est certainement concentrée dans la Règle de saint Benoît. C'est l'identité qu'ont voulu vivre nos pères et mères cisterciens, comme en témoignent leurs écrits et leurs vies. Pour tous les aspects de notre vocation, il me semble plus urgent que jamais de retrouver la source bénédictine et de puiser encore et toujours dans la

¹ Mauro Giuseppe Lepori, *Fu invitato anche Gesù - Conversazioni sulla vocazione familiare*, Edizioni Cantagalli, Siena 2006.

Règle l'inspiration profonde et vive, toujours actuelle, de la vie de nos communautés quels que soient le style, l'histoire, les observances et les activités qui les caractérisent.

Quels que soient

Dans la Règle de saint Benoît, on parle beaucoup de l'abbé et à l'abbé. Mais dans cette Règle, on parle surtout de la communauté cénobitique, de la vie, du chemin, de l'organisation de la communauté fraternelle des moines. Et il est bon de ne pas oublier que nos Fondateurs ne furent pas seulement les trois premiers Abbés de Cîteaux, mais toute la communauté monastique qui, sous la conduite de saint Robert, et même après le retour de ce dernier à Molesme, a commencé à vivre à Cîteaux avec simplicité et sobriété le charisme bénédictin. Je veux dire qu'il n'existe pas une identité de supérieur cistercien indépendamment d'une communauté. Car c'est la communauté qui choisit son abbé, son abbesse, pour être construite et conduite sur le chemin de sa vocation. C'est donc la vocation de la communauté vivant selon la Règle de saint Benoît qui définit et détermine l'identité de la vocation du supérieur.

Ecoute et suis

Je disais, il y a quelques jours, au Chapitre pour le Cours de Formation Monastique : " Je me rends compte toujours davantage que le binôme résumant la Règle et le charisme de saint Benoît n'est pas tant '*ora et labora*, qui risque de définir la vocation bénédictine de façon trop dualiste, ou du moins pas assez intégrale, mais le binôme 'écoute et suis'. Ce n'est peut-être pas une coïncidence si le premier mot de la règle est '*Obsculta* – écoute' et le dernier '*pervenies* – tu parviendras' (73,9). Tu parviendras, tu arriveras, est une promesse faite à ceux qui marchent, et à ceux qui marchent en suivant une route, un guide." (www.ocist.org; Chapitres de l'Abbé Général; 23.9.2011)

La communauté selon saint Benoît est une communauté appelée à écouter et à suivre le Christ, et toute son organisation et sa discipline est faite pour s'entraider en cela. Toutes les observances, activités et styles sont possibles, mais l'essentiel pour saint Benoît, c'est qu'on vive cela, que la communauté soit un lieu commun pour écouter et suivre, c'est-à-dire d'adhésion à la Parole faite chair, un lieu marial, comme l'ont mieux compris les Cisterciens, où la liberté consentant à la Parole ouvre la vie dans tous ses aspects à devenir incarnation du Christ.

On pourrait illustrer cela tout au long de la Règle. Ce n'est pas ici l'occasion de le faire. Ce qui nous intéresse aujourd'hui est de souligner que ce binôme "écoute et suis", caractéristique de l'"école du service du Seigneur" (Prol. 45) qu'organise saint Benoît, détermine l'identité et le rôle du supérieur de la communauté, et ensuite de comprendre comment cela doit se réaliser.

Il faut dire que ce n'est pas une invention de saint Benoît, mais que cela vient de la Sainte Écriture, de l'Évangile, cela vient du Christ Lui-même qui, comme Bon Pasteur, a inspiré et a demandé de L'écouter et de Le suivre librement pour nous conduire au salut, à la vie éternelle : "Mes brebis écoutent ma voix et moi, je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais, et personne ne peut les ravir de ma main." (Jn 10, 27-28)

Représentant du Christ

C'est ce Christ, ce Bon Pasteur qui appelle et accompagne les brebis à la grâce de la vie éternelle, le Bon Pasteur qui est Maître et Père des brebis, que l'abbé doit représenter. Toute

l'identité de l'abbé consiste à représenter le Christ: "L'abbé qui est jugé digne de gouverner le monastère doit se rappeler sans cesse le titre qu'il porte et réaliser par ses actes le titre de supérieur. On croit fermement, en effet, qu'il tient la place du Christ dans le monastère, puisqu'on l'appelle de son nom même, selon ces paroles de l'Apôtre: 'Vous avez reçu l'esprit des fils d'adoption, par lequel nous crions: Abba, c'est-à-dire Père.'" (RB 2, 1-3)

"Quant à l'abbé, parce qu'on croit fermement qu'il tient la place du Christ, il recevra l'appellation de Dominus et Abbé, non qu'il se l'arroge de lui-même, mais par honneur et amour du Christ. Aussi devra-t-il s'en pénétrer et se rendre digne d'un pareil honneur." (RB 63, 13-14)

Le point de départ de notre responsabilité et de notre identité de supérieurs est un peu la rencontre entre deux abîmes : le Christ Seigneur et Père, et notre misère qui est appelée à le représenter, à tenir sa place. Saint Benoît nous dit explicitement ici que la disproportion entre ce que nous sommes et ce que nous représentons ne doit pas être oublié, que nous devons "y penser" ("*ipse autem cogitet*"; 63, 14). Cela fait partie de notre identité de supérieurs de rester conscients que cela implique une irréductible disproportion, que nous ne comblerons jamais par nos propres forces, mais seulement par l'humilité de l'accueil de la grâce et de la foi. Dans les deux passages, saint Benoît s'exprime par la même formule, avec les quatre mêmes mots qu'il fait danser comme le permet le latin : "*Christi agere vices creditur*" (2, 2) ; "*vices Christi creditur agere*" (63, 13).

Être abbé, abbesse, supérieur de monastère, veut dire qu'on est à la place de Quelqu'un qu'on ne peut pas remplacer, de Quelqu'un qu'on peut seulement représenter, c'est-à-dire dont on doit servir la présence, et non remplacer l'absence. C'est pourquoi le représentant est ici objet de foi autant que Celui qu'il représente.

Cette conscience doit éveiller en nous d'abord et avant tout une grande humilité, un grand sens qu'"il ne s'agit pas de nous", mais du Christ. Mais aussi une grande paix, une grande tranquillité, précisément parce que le problème n'est pas notre personne, ce que nous sommes ou ne sommes pas, mais de rester transparents devant le seul vrai et unique "pasteur et gardien de nos âmes" (cf. 1 P 2, 25).

C'est pourquoi je dirais qu'il ya deux infidélités principales à notre vocation et à notre identité de supérieurs : l'orgueil et le découragement. Bizarrement, alors qu'apparemment ce sont deux attitudes opposées, elles s'engendrent souvent l'une l'autre. L'orgueil pour nous est de prendre possession du pouvoir et de l'honneur dus seulement au Christ et de le réclamer ou de nous l'arroger pour nous-mêmes. Le découragement est la vallée qui correspond à la montagne de l'orgueil. Là où il y a une montagne se forme une vallée. Quelqu'un a du mal à représenter le Christ, à garantir l'honneur et l'amour dus au Christ, et pense que c'est un échec personnel, alors il se décourage et veut abandonner. Comme si le Christ pouvait être représenté seulement dans le succès et l'honneur, et jamais dans la kénose de la Croix...

La soif de pouvoir

Récemment, j'ai trouvé une page d'un livre de Primo Levi, qui m'a beaucoup fait réfléchir. Primo Levi était un Juif italien qui fut interné un an à Auschwitz et plus tard s'exprima dans des textes d'une grande crudité et véracité sur son expérience. Dans le livre *La trêve*, il raconte la difficile période qui a suivi la libération d'Auschwitz et le long voyage pour retourner à la maison. Dans un des camps russes recueillant les anciens prisonniers des camps de concentration nazis, il a observé et décrit un personnage qui est une caricature, malheureusement réelle, de l'homme qui vit pour le pouvoir, également dans l'Église :

"Le comptable Rovi était devenu chef de camp non par élection de la base, ni par investiture russe, mais par auto-nomination : de fait, quoique étant un individu aux qualités intellectuelles et morales plutôt pauvres, il avait d'une manière tout à fait remarquable la vertu qui, sous tous les cieux, est la plus nécessaire pour la conquête du pouvoir, à savoir l'amour du pouvoir lui-même.

Etre témoin du comportement d'un homme qui agit non pas selon la raison, mais en fonction de ses pulsions profondes, est un spectacle d'un grand intérêt, semblable à celui dont jouit le naturaliste qui étudie les activités d'un animal aux instincts complexes. Rovi avait gagné sa position en agissant avec la même spontanéité atavique que l'araignée construisant sa toile ; en effet, comme l'araignée sans toile, Rovi ne savait pas vivre sans fonction. Il avait immédiatement commencé à tisser : il était foncièrement stupide, et ne savait pas un mot d'allemand ni de russe, mais dès le premier jour, il s'était assuré les services d'un interprète, et s'était cérémonieusement présenté au commandement soviétique en qualité de plénipotentiaire pour les intérêts italiens. Il s'était organisé un bureau, avec des formulaires (écrits à la main d'une belle écriture ornée), des tampons, des crayons de diverses couleurs et un livre de comptabilité ; bien que n'étant pas colonel, ni même militaire, il avait apposé devant sa porte un panneau voyant, "Commandement italien - colonel Rovi" ; il s'était entouré d'une petite cour de valets, greffiers, sacristains, espions, messagers et voyous, qu'il rémunérait en nature, avec des vivres volés à la collectivité, et en les exemptant de tous les travaux d'intérêt commun. Ses courtisans, qui, comme toujours, étaient bien pires que lui, prenaient soin (éventuellement par la force, ce qui était rarement nécessaire) que ses ordres soient exécutés, le servaient, collectaient pour lui des informations, et le flattaient intensément.

Avec une étonnante clairvoyance, c'est à dire avec un processus mental hautement complexe et mystérieux, il avait compris l'importance, voire la nécessité, d'avoir un uniforme, du moment qu'il avait affaire à des gens en uniforme. Il s'en était combiné un qui ne manquait pas d'imagination, très théâtral, avec une paire de bottes soviétiques, une casquette de cheminot polonais, et une veste et un pantalon trouvés quelque part, qui semblaient en tissu de laine cardée d'un uniforme militaire et l'étaient peut-être : il avait fait coudre des écussons sur le revers de sa veste, des fils dorés sur sa casquette, des grades de général sur ses manches, et il avait la poitrine pleine de médailles." ²

J'ai repris cette longue citation, car la caricature de ce personnage me dispense de m'étendre sur les mille façons selon lesquelles, même les hommes dans l'Eglise, même dans les monastères, même nous, nous sommes toujours tentés de concevoir et de vivre l'autorité et la responsabilité comme une toile d'araignée que nous devons tisser nous-mêmes, avec mille stratagèmes et mille manipulations de nous-mêmes, des circonstances et des personnes, et même de Dieu, qui finissent par devenir ridicules et nuisibles pour les autres et pour nous-mêmes. Mais Celui qui nous perd, nous dirait saint Benoît, c'est finalement le Christ lui-même qui a pris le risque de se faire représenter par nous. Sans humilité et détachement du pouvoir, nous traînons l'autorité du Christ dans la boue, nous faisons comme les soldats romains qui l'ont déguisé en roi pour l'humilier et le torturer.

Mais je ne veux pas trop insister sur cet aspect, parce que de fait, il me semble qu'actuellement, les supérieurs de l'Ordre sont plus tentés par le découragement que par la soif et la vanité du pouvoir.

² Primo Levi, *La tregua*, Einaudi, pp. 67-68.

Le découragement

Je disais que le découragement des supérieurs est souvent la vallée qui descend de la montagne de l'orgueil. Je le disais dans le sens que très souvent, il résulte avant tout de la même mauvaise compréhension de ce que signifie "tenir la place du Christ". Je disais que le vicaire du Christ n'est pas appelé à remplacer le Christ, mais à être une forme d'incarnation de sa Présence qui reste toujours avec nous et ne cesse de parler et d'agir directement à travers tous les signes et les instruments ecclésiaux qu'Il suscite.

C'est la foi en la présence du Christ Bon Pasteur, Maître et Père, qui doit toujours nous rendre cœur et nous ranimer dans notre ministère de responsabilité, quels que soient les épreuves, crises ou échecs que nous pouvons traverser ou subir, même de la part de notre propre communauté. Nous représentons, je le répète, Celui que nous ne pouvons pas remplacer, et cela signifie que Lui-même est la source et la substance inépuisable de notre tâche, de toutes les manières dont on nous demande de Le représenter.

C'est cette conscience que saint Benoît nous invite à garder à l'esprit, à méditer, à réfléchir, d'abord parce que, paradoxalement, notre identité la plus profonde comme supérieurs est justement ce "tenir la place du Christ", c'est à dire tenir la place d'un Autre. Nous sommes vraiment nous-mêmes si nous représentons un Autre que nous-mêmes. Ce paradoxe n'est pas aliénant seulement quand il s'agit de représenter le Christ, parce que c'est en Lui que nous avons été créés ; plus nous nous identifions sacramentellement et existentiellement avec Lui, et plus nous sommes ontologiquement nous-mêmes. Et dans la théologie paulinienne du Corps mystique du Christ, cela vaut pour tous les membres, chacun selon la vocation qu'il a dans la vie du corps, car en chaque membre se manifeste, de différentes façons, la présence vivante du Ressuscité.

Cette conscience de représenter Celui qu'on ne peut pas remplacer est essentielle pour comprendre et vivre notre ministère dans la vérité, la paix et la fécondité. Et pourtant, c'est précisément ce point que nous sautons avec une extrême facilité. Quand chacun de nous se demande comment et ce qu'il doit être et faire pour être un bon abbé ou une bonne abbesse de sa communauté, nous cherchons la réponse ou nous la donnons en sautant à pieds joints par-dessus ce point fondamental. Et alors nous nous retrouvons à nous donner des réponses qui sont toutes justes et bonnes, mais toutes au-delà du point qui leur donnerait consistance et vie. C'est-à-dire que nous disons que nous devons être bons, attentifs, miséricordieux, sages, transmettre un enseignement édifiant et profond, corriger les rebelles par la douceur, promouvoir l'unité et la concorde de la communauté, organiser la formation, l'économie, etc. etc. Mais tout cela est comme une liste de fonctions d'un appareil électrique qu'on a oublié de brancher. Et nous nous retrouvons à tout faire nous-mêmes, tout faire tout seuls, tout faire avec nos forces et énergies, nos talents et notre générosité, et le Christ est là à nous regarder comme le Crucifié de Don Camillo, qui n'intervient qu'à la fin, quand tout va mal, quand plus rien ne fonctionne, et que nous sommes réduits en lambeaux par notre volontarisme.

Je vous assure que je ne dis pas ces choses en vous jugeant, mais avant tout par expérience personnelle toujours répétée, même comme Abbé Général.

Venez... apprenez... vous trouverez...

Alors, reprenons tout en nous branchant, reprenons toutes nos fonctions à partir de notre attachement au Christ, en lui prenant la main comme Pierre avant de se noyer. Nous sommes vicaires du Christ seulement avec le Christ et jamais sans Lui. Telle est la responsabilité que saint Benoît décrit et nous transmet pour notre communauté.

De cette façon, comment pouvons-nous aider la communauté à écouter et à suivre le Seigneur? Comment s'opère, dans une communauté, en chaque moine et moniale, la décision salutaire et vivifiante d'écouter et de suivre le Bon Pasteur?

Permettez-moi d'éclairer cette question en rapprochant deux textes de l'Écriture qui décrivent en négatif et en positif le même problème.

Dans le grand Psaume invitatif que saint Benoît voudrait que nous récitons tous les jours, le psaume 94, est exprimée la lassitude et l'exaspération de Dieu devant la rébellion de son peuple dans le désert :

Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous, adorons le Seigneur qui nous a faits.

Oui, il est notre Dieu ; nous sommes le peuple qu'il conduit, le troupeau guidé par sa main.

Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ?

"Ne fermez pas votre cœur comme au désert, comme au jour de tentation et de défi, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit. Quarante ans leur génération m'a déçu, et j'ai dit : Ce peuple a le cœur égaré, il n'a pas connu mes chemins.

Dans ma colère, j'en ai fait le serment : Jamais ils n'entreront dans mon repos."

(Ps 94, 6-11)

Dieu voudrait conduire son peuple comme un troupeau pour le conduire au repos, à la bergerie, aux pâturages de la vie. Mais le peuple n'écoute pas et ne suit pas, n'écoute pas la voix de Dieu qui l'attire à le suivre. Le cœur du peuple est endurci, sourd et égaré. Le refus d'écouter et de suivre commence dans le cœur, et si le désir d'écouter et de suivre ne vient pas du fond du cœur, il ne se réalise pas, Dieu ne peut pas le réaliser. La condamnation semble définitive, sans espoir : "Ils n'entreront pas dans mon repos." Qui n'écoute pas et ne suit pas, ne trouve pas le repos, le repos de Dieu, la paix de Dieu pour nous, la paix que voudrait nous donner le Bon Pasteur. Cette condamnation, ou si vous voulez, cette déclaration d'impuissance de la part de Dieu, est très semblable à bon nombre de nos réactions face à l'attitude fermée ou rebelle de moines, de moniales, ou de communautés entières, quand nous disons que dans certains cas, il n'y a plus rien à faire, qu'il n'y a plus aucun espoir de conversion.

Le Christ, cependant, semble rouvrir ce dossier lorsque, au chapitre 11 de Matthieu, il lance à tous l'offre de sa présence et de son amour pour retrouver le repos perdu : "Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger." (Mt 11, 28-30)

Jésus semble ici reprendre le discours exaspéré de Dieu dans le Psaume 94 face au cœur endurci et égaré de son peuple. Il le reprend en rouvrant à l'humanité fatiguée de la vaine errance de son cœur endurci l'accès à un repos, à une paix que Dieu seul peut donner, qui existe en Dieu seul. L'accès au repos en Dieu pour le cœur humain endurci et égaré est le Christ lui-même : "Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos", le Christ qui nous révèle son cœur : "Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos."

Le cœur endurci et égaré de l'homme, le cœur qui est exclu de la paix du repos de Dieu, ce repos sabbatique de Dieu qui porte à son accomplissement toute la création (cf. Gn 2, 1-3), le

cœur de l'homme peut de nouveau trouver son repos dans le cœur doux et humble du Christ, c'est-à-dire en venant à Lui dans les profondeurs de son être que sa vie et sa présence nous révèlent.

"Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur". Jésus nous demande d'apprendre à partir d'une vie qui révèle le cœur, d'une vie vécue, animée par un cœur doux et humble, rayonnant de paix.

Doux et humble. C'est le contraire du cœur endurci et égaré du Psaume 94. Le Christ nous révèle un cœur tendre dans l'écoute de Dieu et docile à suivre Ses voies. Le cœur endurci est un cœur qui ne croit pas, qui ne fait pas confiance, "même en ayant vu mes œuvres", dit Dieu (Ps. 94, 9). Le cœur est égaré quand il "ne connaît pas mes chemins" (94,10) : quand il ne suit pas les voies de Dieu, quand il ne suit pas Dieu.

Le Christ résout cette impasse du peuple d'Israël, toujours reproduite même après l'entrée dans la Terre Promise, en nous donnant accès en Lui à un cœur doux et humble, un cœur docile à Dieu, au Père, un cœur qui écoute et fait confiance, et qui suit les chemins de Dieu. Le Christ nous offre la paix et le repos en nous offrant en Lui-même accès à un cœur qui écoute et suit la volonté du Père. Qui vient au Christ reçoit ce cœur en don, reçoit cette liberté comme grâce, reçoit cette capacité à écouter et à suivre comme un don de l'Esprit Saint, parce que le cœur du Christ écoute et suit le Père dans l'Esprit Saint.

Le grand drame du cœur humain, sa tendance mortelle à s'endurcir et à s'égarer, à s'égarer parce qu'il s'endurcit, parce qu'il se rebelle, parce qu'il n'écoute pas, ce drame du cœur humain se résout dans la rencontre avec le Christ qui donne à notre cœur la capacité d'écouter et de suivre le sien, son cœur doux et humble.

C'est ici que s'insère le charisme et le chemin de saint Benoît. Pour cette raison, il me semble préférable de résumer la règle par "écoute et suis" plutôt que par "*ora et labora*".

Il y a à ce sujet une phrase synthétique au chapitre 5 sur l'obéissance, où il est question des moines qui obéissent sans hésiter: "Dès que la voix de celui qui commande a touché leur oreille, ils emboîtent le pas et exécutent promptement l'ordre reçu – *vicino oboedientiae pede iubentis vocem factis sequuntur*" (5, 8).

"*Iubentis vocem factis sequuntur*" : par des actes, par la vie, ils suivent la voix de celui qui commande. Suivre la voix par les actes: écouter, suivre et vivre en viennent à coïncider en un seul acte, ce qui correspond alors à l'obéissance qui étymologiquement signifie écouter avec des actes, écouter avec la vie (*ob-audire*). Et c'est ainsi que nous n'avons rien de plus cher que le Christ (cf. RB 5, 2).

C'est ici que s'insère le rôle du supérieur. Saint-Benoît demande de fait à l'abbé principalement d'être responsable de l'écoute: que les moines écoutent et suivent. Au chapitre 2, Benoît écrit: "L'abbé doit se souvenir sans cesse qu'au redoutable jugement de Dieu, il devra rendre un compte exact de deux choses: de son enseignement (*doctrinae suae*) et de l'obéissance de ses disciples." (2, 6). L'abbé est responsable de ce que les disciples écoutent une parole qui les aide à suivre le Christ dans l'obéissance au dessein du Père.

Le supérieur, pour saint Benoît, est donc au service d'une parole qui permette de suivre, d'une parole qui attire par conséquent au Christ, au cœur du Christ, qui attire au repos, à la paix de notre vie en Dieu. La parole du supérieur doit accompagner les frères, les sœurs, à partir de la dureté de la rébellion qui égare jusqu'à l'humble douceur du cœur filial qui trouve en Dieu sa paix et sa vraie liberté.

Le chemin de la Règle est un chemin du cœur, ce qui ne veut pas dire un chemin sentimental, mais un chemin qui prend la personne jusqu'au plus profond d'elle-même et pas seulement dans les formes extérieures et apparentes. Un chemin qui accompagne la liberté de la personne pour entrer dans la liberté filiale du Christ, en écoutant ses paroles et en adhérant à sa vie, à son amour.

Peut-être la plus belle expression de cette proposition de nouvelle vie est-elle contenue dans la célèbre formule du Prologue : *"per ducatum Evangelii pergamus itinera [Domini] – sous la conduite de l'Évangile, avançons sur les chemins du Seigneur"* (Prol. 21).

L'Évangile est la parole du Christ lui-même qui nous invite à le suivre. L'Évangile est le Christ à écouter et à suivre. L'Évangile est Parole et Vie. Toute la Règle nous invite à écouter et à suivre l'Évangile, le Christ, révélation du Père.

A l'abbé, à l'abbesse, est confiée la responsabilité pastorale afin que cela se produise pour chaque moine, chaque moniale, et pour toute la communauté.

Parfois, j'aurais envie de faire un sondage éclair dans tout l'Ordre en demandant à brûle-pourpoint : Qui est préoccupé, en ce moment, que les moines écoutent et suivent le Christ ? Qui est vraiment en train de tenir la place du Christ Bon Pasteur qui appelle les brebis à le suivre pour qu'ils aient la vie, et la vie en abondance ?

Moi-même, moi le premier, je serais très gêné de répondre à brûle-pourpoint, de rendre compte de cela. Nous avons besoin de nous entraider à ne pas oublier que le supérieur représente le Christ essentiellement dans l'acte pastoral de "nous conduire tous ensemble à la vie éternelle" (RB 72, 12), le Christ qui "marche devant les brebis et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent Sa voix" (Jn 10, 4).

Avant tout le salut des âmes

Nous tenons la place du Christ Pasteur, Père et Maître, et cela comporte également un discernement sur ce que nous faisons ou ne faisons pas. Du moment que la source de notre identité est de représenter le Christ dans l'acte d'appeler et de conduire les brebis, tout ce que comporte ce ministère est essentiel, et tout le reste est superflu et même nuisible s'il empêche la tâche essentielle.

Les supérieurs sont souvent obligés de faire beaucoup de choses, de prendre soin de tant de choses, faute d'autres personnes capables, à cause de la situation du lieu ou de la communauté, parce qu' "on a toujours fait comme ça"... Mais nous ne devons pas oublier que tenir la place du Christ Pasteur ne signifie pas, par exemple, prendre la place de Judas le trésorier, ou de Marthe qui s'inquiète de toutes les corvées de la maison. Combien de fois cela arrive-t-il dans nos communautés !

La dernière partie du chapitre 2 de la Règle, tous les supérieurs devraient l'apprendre par cœur : "Avant tout, qu'il [l'abbé] se garde de négliger ou de compter pour peu le salut des âmes qui lui sont confiées, sans donner plus de soin aux choses passagères, terrestres et caduques. Qu'il pense sans cesse que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire et qu'il devra en rendre compte. Et, de peur qu'il ne se préoccupe à l'excès de la modicité des ressources du monastère, il se rappellera qu'il est écrit : 'Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît' ; et encore: 'Rien ne manque à ceux qui le craignent.' Qu'il sache donc bien que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire ; qu'il soit prêt à en rendre compte. Quel que soit le nombre des frères placés sous sa garde, qu'il sache avec certitude qu'au jour du jugement il devra rendre compte au Seigneur de toutes ces âmes, et de plus, sans nul doute, de la sienne propre. Vivant ainsi dans la crainte constante de cet examen

qui attend le pasteur au sujet de ses brebis, c'est le souci même des comptes dus pour autrui qui le rendra attentif sur lui-même et, en corrigeant les autres par ses avis, il se corrigera de ses propres défauts." (RB 2, 33-40)

Je note que c'est un problème grave de notre ministère. Il nous arrive souvent d'avoir à traiter tant de choses qui absorbent notre temps et notre énergie, et cela au détriment de l'attention à notre communauté et à nos frères et sœurs.

Nous voyons dans ce passage de la Règle que saint Benoît était déjà bien conscient du problème. Comment nous aide-t-il à y faire face ? En nous invitant à prendre le risque d'une solution de l'Évangile et de la foi : "Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît" (Mt 6, 33). "Rien ne manque à ceux qui le craignent" (Ps 33, 10). Il nous demande en somme, au milieu de nos problèmes, de ne pas oublier qu'il y a aussi Dieu, que nous ne sommes pas seuls à devoir les résoudre, et que Dieu nous demande de donner la priorité à son Royaume, car il est vrai que, souvent, ce qui nous occupe et nous préoccupe tellement est affaire d'un autre royaume, des "choses passagères, terrestres et caduques", comme il est dit ici. Ce n'est certainement pas saint Benoît que nous pouvons accuser de spiritualisme, de manque de réalisme et d'attention aux aspects pratiques et concrets de la vie, lui qui règle également le travail, le manger et le boire, le vêtement, le repos et l'espace de temps nécessaire pour "les nécessités de la nature" entre Vigiles et Laudes (8,4) ...

Mais rien ne doit être plus important pour le supérieur du monastère que le fait de représenter le Christ Bon Pasteur qui appelle et conduit les âmes au salut.

Sur cette priorité, nous devons savoir réfléchir ensemble et nous entraider, car cela me semble essentiel et urgent aujourd'hui plus que jamais, parce que nous sommes dans une période de la société et de l'état de nos communautés où l'aspect économique, au moins en Occident, est devenu très problématique et compliqué ; et en même temps, dans la plupart des communautés, on perçoit un manque de véritable formation et de réel soutien dans notre vocation, de la part des supérieurs et des communautés. Les jeunes, là où il y en a, sont pour la plupart disponibles à écouter et à suivre, mais souvent ils trouvent en face d'eux peu de disponibilité et de présence de la part de leurs supérieurs comme pères, mères, enseignants, pasteurs. Nous les faisons étudier, nous leur offrons diverses options de formation à l'extérieur, mais la formation humaine de celui qui aide à vraiment écouter et suivre le Christ est souvent très pauvre. Nous risquons d'être nous aussi comme beaucoup de parents d'aujourd'hui qui travaillent tant, mais ne sont pas présents à leurs enfants, lesquels grandissent donc comme des sauvages, même si on les envoie étudier dans les meilleures écoles et suivre des cours de toutes sortes. Ils reçoivent un enseignement virtuel, non pas tant parce qu'ils sont toujours en train de surfer sur Internet, mais parce qu'ils manquent de l'éducation humaine d'une présence d'autorité qui fait progresser, d'une présence amicale qui accompagne leur vie par la parole et l'expérience.

Le problème est qu'à la limite, on peut récupérer les cours universitaires à quarante ou à cinquante ans, mais la formation humaine qui n'est pas reçue au bon moment, il est rare que l'on puisse la récupérer.

Ecouter, suivre et avoir confiance

Qu'est-ce qui nous est demandé comme supérieurs pour ne pas "négliger ou compter pour peu le salut des âmes" (2, 33) ?

Revenons à une parole de l'Évangile de Jean sur le Bon Pasteur que j'ai citée plus haut : "Les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix." (Jn 10, 4)

Qu'est-ce qui se déclenche, qu'est-ce qui se passe chez les brebis qui suivent l'appel de la voix du berger ? Je dirais qu'il arrive un événement intérieur, un événement du cœur, un événement affectif. Cet événement intérieur est la confiance. Les brebis suivent la voix du berger, car dans leur cœur, leur liberté, se déclenche l'événement de la confiance en cette personne qui les appelle une par une, par leur nom (cf. Jn 10, 3).

Comment est-on arrivé à cela? Comment se fait-il que ce matin-là, les brebis aient entendu et suivi le berger sans hésitation, sans révolte, sans crainte ? La réponse est évidente. Elles ont eu le temps et l'occasion de connaître le pasteur, d'entendre sa voix et, en commençant à lui faire confiance, et même en le suivant et en sortant les premières fois avec hésitation et crainte, un peu par force, elles ont fait l'expérience de sa fiabilité, elles ont fait l'expérience que le pasteur ne leur faisait pas de mal, et même les emmenait à de bons pâturages, à de bons cours d'eau, pour leur permettre de bien vivre et de prospérer. Cette expérience progressive a éduqué les brebis à la confiance envers le pasteur, les a éduquées à ouvrir avec sympathie leurs oreilles à sa voix, à le suivre sans résistance ni doute, là où lui a décidé d'aller. Elles savaient que c'était pour leur bien, même si parfois elles avaient à le suivre dans des endroits un peu raides, escarpés ou un peu dangereux. Elles savaient désormais que cet effort les conduirait toujours à un plus grand bien pour elles.

Tout cela pour dire que la confiance à écouter et à suivre est le fruit d'un chemin. C'est une attitude qui ne vient pas du jour au lendemain. Il s'agit d'un processus intérieur de la conscience et de la liberté, dans laquelle trois décisions doivent grandir ensemble, se stimuler réciproquement, se provoquer mutuellement, jusqu'à s'harmoniser en un seul acte. Les trois décisions sont justement écouter, suivre et faire confiance. Au début, elles sont distinctes, elles ne s'engendrent pas encore l'une l'autre. Au fil du temps, avec l'expérience, avec le risque d'accepter d'aller au-delà de soi-même, elles commencent à interagir toujours plus et à s'engendrer l'une l'autre.

Et lorsque écouter, suivre et faire confiance deviennent un acte unifié du cœur, alors on peut parler d'amour, de charité. L'acte harmonieux d'écouter, suivre et faire confiance est l'acte d'amour, cet "amour parfait qui bannit la crainte" (RB 7, 67; 1 Jn 4, 18), c'est à dire la peur du manque de confiance qui n'écoute pas, et surtout ne suit pas.

Tout ce processus, fondamental pour la croissance à partir de la naissance de chaque vie humaine, de chaque personne, est au fond un processus d'amitié, de la vraie amitié qui permet de grandir, de sortir de ses propres renfermements, d'aller au-delà de ses limites, au-delà des limites de ses propres peurs, surtout de la peur d'aimer.

Parfois nous nous demandons pourquoi tant de nos frères et sœurs sont si rebelles et semblent toujours refuser d'écouter et de suivre. Pourquoi n'écoute-t-on pas, pourquoi ne suit-on pas, même alors qu'on est moine ou moniale, même après la profession ? Il n'est pas rare, dans les communautés monastiques, qu'on soit témoin de rébellions incroyables et absurdes.

Le vrai problème n'est pas le pourquoi de cette rébellion. Et l'attitude correcte pour nous supérieurs n'est pas de se sentir bloqués et déprimés à cause d'elle. Le vrai problème est notre disponibilité et notre décision d'entreprendre ce chemin avec les personnes qui nous sont confiées. Et d'être conscients qu'écouter, suivre et faire confiance sont, comme je le disais, trois éléments interactifs qui se stimulent l'un l'autre et qui grandissent en se favorisant réciproquement dans un mouvement en spirale qui tend à les faire coïncider.

Souvent, nous nous scandalisons et nous décourageons face à la rébellion des frères parce que nous prétendons obtenir d'eux qu'ils écoutent et suivent immédiatement, sans que soit nécessaire le parcours qui fait naître et favorise la confiance, et donc la liberté d'écouter et de suivre par amour du Christ et non pas à cause d'une obligation volontariste et formelle, ou, pire encore, pour nous faire plaisir, à nous supérieurs, pour ne pas nous "faire de la peine".

C'est le signe que nous les premiers ne sommes pas assez avancés dans la confiance d'une écoute qui suit le Seigneur avec joie et liberté. Ce n'est pas grave, parce que nous, comme nos frères et sœurs, nous devons progresser toute la vie sur ce chemin et nous serons mûrs seulement à la fin, ou après la fin. Mais nous devons nous demander si nous les premiers sommes capables de grandir en cela, et ensuite d'y croire assez pour proposer cette expérience à d'autres. Saint Benoît nous invite à cela, en invitant l'abbé à écouter le premier, à suivre le premier, à avoir confiance le premier.

La fraternité des supérieurs

Mais où et comment pouvons-nous faire cette première expérience de l'écoute confiante qui suit ?

Bien sûr, notre communauté est aussi pour nous le lieu normal de ce chemin, et nous avons toujours en elle des frères ou sœurs qui nous apprennent, souvent sans s'en rendre compte, à écouter et à suivre le Seigneur dans la foi jusqu'à la charité. Mais souvent, la communauté que nous prenons en charge au moment où nous devenons supérieurs, n'est pas très mûre, ni dans l'expérience, ni dans la conscience de cela. Nous sommes tous plus ou moins héritiers d'une époque où suivre le Christ se vivait de manière formelle, extérieure, où l'écoute était peu silencieuse ou assoiffée de Vérité (combien peu de *lectio divina*, de lecture de la Bible, de l'Évangile, combien peu de méditation sur la Règle et sur nos pères et mères cisterciens je trouve dans nos communautés !), et où manquait la confiance dans les autres et en Dieu.

Nous avons besoin de retrouver un sens de notre Ordre et des relations entre supérieurs qui nous offre à tous cet espace d'amitié fraternelle qui éduque chacun de nous à suivre le Christ en partant d'une écoute confiante de sa Parole, de sa présence qui nous parle et nous aime.

Est-ce là une nouveauté ? Je ne crois pas. Je pense que la fraternité entre abbés a été un des aspects fondamentaux de l'expérience de la première génération cistercienne. Les Chapitres généraux n'étaient pas seulement des réunions officielles, législatives et administratives, ou correctionnelles. C'étaient des moments de fraternité intense, d'écoute mutuelle et d'écoute commune de la Parole de Dieu, et de stimulation amicale à renouveler l'engagement à suivre le Christ, de la part des supérieurs eux-mêmes d'abord, et donc ensuite de la communauté. C'est pour cela que les supérieurs de tout l'Ordre se donnaient la peine de revenir chaque année à Cîteaux de toutes les parties de l'Europe. Ils étaient attirés par une amitié qui renouvelait et alimentait leur confiance à écouter le Christ et à le suivre, c'est-à-dire l'observance vivante de la Règle, une amitié que les abbés ont continué à cultiver avec tous les moyens que leur permettait le Moyen Âge.

Les premiers Chapitres généraux que j'ai vécus comme abbé d'Hauterive, j'avais l'impression que c'était le rendez-vous d'un tournoi quinquennal de boxe, qui se réunissait plus pour se battre que pour dialoguer et s'entraider. On en repartait gagnants ou perdants, en fonction de ce qu'on avait obtenu ou pas. Je caricature, mais pas tant que ça... Alors, quand a commencé à dominer un esprit d'amitié, d'écoute mutuelle et de désir d'aide réciproque, au fond nous étions surpris, comme les disciples qui ont vécu la Pentecôte, et qui étaient eux aussi experts en conflits et en lutte pour le pouvoir... Peut-être que pour notre Ordre, le saut a eu lieu avec l'entrée des moniales au Chapitre général, avec la sensibilité féminine plus sensible et plus

attentive au besoin qu'à la conquête. Certainement nous avons aussi été aidés par l'augmentation des membres non "occidentaux" de notre Ordre, notamment asiatiques, mais aussi africains et sud-américains, avec leur sensibilité différente, qui ne rentre pas dans nos plans et nos fonctionnements, et qui oblige les Européens à ne plus se sentir le centre du monde...

Mais ce qui a également promu cet esprit d'amitié, c'est l'intensification chez la plupart de nos communautés, d'un sentiment de fragilité, et donc d'un besoin d'aide, de soutien et de communion. Aujourd'hui, nous avons plus besoin de vie que de pouvoir. Je pense donc que nous vivons dans un temps de grâce, ou plutôt un temps pour la grâce, favorable à la grâce de Dieu. Et la principale grâce de Dieu est la charité, la Sienne et celle qu'il nous donne de faire circuler à nouveau entre nous.

Ce qui m'inquiète le plus dans l'Ordre, c'est la solitude des supérieurs, qui n'est pas tant géographique, logistique, mais plutôt comme un choix non libre dans lequel ce qui nous domine est essentiellement l'illusion orgueilleuse que nous pouvons nous en sortir tout seuls. Et ce qui me reconforte le plus dans l'Ordre, c'est justement l'amitié que je vois naître entre nous de mille manières ; une amitié qui ne se limite pas à nous consoler de nos problèmes, mais qui devient un milieu dans lequel notre vocation grandit, c'est-à-dire un milieu qui cherche et favorise l'écoute de la Parole de Dieu, qui nous accompagne à Sa suite, et dans lequel la confiance en Lui peut se nourrir et grandir.

Dans une telle amitié, nos communautés trouvent une place avec nous, même de loin, pas parce que nous y trouverions la possibilité de nous en plaindre sans cesse et de les critiquer, mais parce que le renouvellement en nous de la confiance, avec laquelle nous écoutons et suivons le Seigneur, devient le vrai don de notre vie au troupeau de Dieu qui nous est confié.

Capacité d'exhortation

Nous avons besoin du réconfort de l'amitié pour pouvoir reconforter. Sur ce que signifie reconforter une communauté, il y a un très bel exemple dans les Actes des Apôtres, quand Barnabé, envoyé par les apôtres, visite Antioche :

"A son arrivée, voyant les effets de la grâce de Dieu, il fut dans la joie et, en homme de valeur qu'il était, rempli de l'Esprit Saint et de foi, il les exhortait tous à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur. Et une foule considérable adhéra au Seigneur."
(Ac 11, 23-24)

C'est l'un des nombreux passages bibliques qui condensent tout, et pourtant peuvent passer inaperçus. Barnabé portait bien son nom de "fils d'encouragement" (sémitisme qui signifie "capable d'exhortation" : cf. note de la *BJ* pour Actes 4,36), car il savait faire appel à l'essentiel, à ce qui sauve et console vraiment. Son annonce, remplie de l'Esprit Saint et de foi, vise essentiellement à établir son auditeur dans l'adhésion du cœur au Christ Seigneur.

Cela me fait penser à la façon dont saint Benoît définit et décrit le ministère de la parole qu'il confie à l'abbé, à l'abbesse, et que je vois souvent négligé dans nos communautés, par peur de ne pas en être capable ou d'être jugé : "Les ordres et les enseignements [de l'abbé] doivent se répandre dans l'esprit de ses disciples, comme un levain de la divine justice – *Iussio eius vel doctrina fermentum divinae iustitiae in discipulorum mentibus conspargatur*" (RB 2,5). Nous sommes invités à jeter, répandre, semer le levain de la justice divine, de la vérité et de la sainteté de la vie, sur l'esprit de nos frères et sœurs, comme sur un champ, avec patience et en laissant travailler le ferment, de la manière que choisira l'Esprit en agissant dans leur cœur et

leur esprit pour faire grandir leur vie. Sur ce point, nous devons nous entraider et nous encourager entre supérieurs et formateurs, aussi en répandant entre nous le levain de la justice divine.

L'exhortation de Barnabé est condensée par Luc en une expression merveilleuse : "Il les exhortait tous à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur". La traduction est un peu libre et perd quelque chose des termes qui dans le Nouveau Testament sont d'une grande densité. En latin, ce serait: *in proposito cordis permanere in Domino*. *Proposito*, en grec *prothései*, a le sens de mettre devant, mettre d'abord, avant tout : il exprime donc une préférence. Ici, une préférence du cœur qui permet de *permanere*, c'est-à-dire de demeurer fermement et fidèlement dans le Seigneur. Rien de plus monastique et bénédictin !

Cette exhortation de Barnabé est au fond l'essence de l'évangélisation. Une évangélisation qui va jusqu'à faire pénétrer l'Évangile dans le cœur des personnes, pour qu'il soit vécu en profondeur et devienne véritablement vie. Parce que seul devient vie ce qui saisit le cœur, qui s'enracine en lui, dans le centre de la vie. On ne peut rien construire de solide, de stable et de vivant, on n'évangélise pas vraiment et on ne construit pas une communauté chrétienne stable et vivante, comme l'a fait Barnabé à Antioche, sans favoriser en tous et de toutes les manières la préférence du cœur pour Jésus, cette préférence à laquelle saint Benoît nous invite, celle qui fait mettre la présence du Christ avant tout, qui fait rester, c'est-à-dire se tenir et demeurer résolument en Lui.

Notons que ce travail pastoral d'évangélisation, Barnabé le fait à partir de la constatation de la grâce déjà à l'œuvre dans la communauté d'Antioche : "Il vit la grâce du Seigneur [et] se réjouit" (Ac 11, 23). Barnabé ne part pas de zéro. Nous ne partons jamais de zéro, parce qu'il y a toujours une grâce de Dieu déjà à l'œuvre dans les personnes, dans les communautés, parce que Dieu nous aime toujours le premier. Ce regard de Barnabé qui commence par voir le positif et ce que Dieu est déjà en train de faire, est aussi un signe d'humilité. On ne commence pas de zéro quand on ne part pas de soi, et on ne part pas de soi quand on s'appuie sur la gratuité de Dieu. Combien souvent nous ne voyons pas la grâce qui est déjà à l'œuvre, et cela pas seulement chez les "païens", mais dans nos frères et sœurs chrétiens, nos frères et sœurs moines et moniales !

Quand on a ce regard qui "voit la grâce" à l'œuvre, même de manière embryonnaire (tellement que Barnabé court à Tarse chercher Saul pour travailler une année entière ensemble à évangéliser Antioche), quand on a ce regard, le premier effet est la joie : "Il se réjouit, *gavisus est, echárē*." C'est le même verbe utilisé par l'ange dans l'annonce à Marie : "Réjouis-toi, comblée de grâce, réjouis-toi parce que tu es pleine de grâce" (cf. Lc 1, 28). Celui qui voit la grâce, qui regarde la grâce, est avant tout joyeux. Il ne voit pas le verre à moitié vide, mais à moitié plein, et donc il ne râle pas, ne murmure pas, mais part positivement, même s'il y a tout à construire, ou à reconstruire. Alors son œuvre d'édification de la communauté est une exhortation au sens littéral du terme, qui stimule l'émergence d'un noyau de positivité appelé à grandir, à rayonner, à porter du fruit. C'est comme cultiver une semence, ou plutôt comme élever un enfant.

La paternité

Barnabé est capable de ce regard et de cette paternité qui fait grandir, car il a trois qualités : il est bon (*agathos*) ; il est rempli de l'Esprit Saint et il est plein de foi (cf. Ac 11, 24). La paternité comme exhortation à préférer le Christ avec le cœur de manière stable est l'expression d'une humanité modelée par la bonté, c'est-à-dire par la charité, par le don de

l'Esprit et par la foi. Je dirais que les termes sont à lire dans l'ordre inverse : la foi ouvre au don du Saint-Esprit qui nous remplit de charité, de bonté qui exhorte et console.

En d'autres termes, cela signifie avant tout que Barnabé était quelqu'un qui vivait en préférant le Seigneur à soi-même. Toutes ses qualités sont grâce, toutes ses qualités dépendent de la grâce du Seigneur, du don de l'Esprit. C'est pourquoi Barnabé n'exhorte pas à se donner plus de peine, à en faire plus, à être plus efficaces et actifs, à être plus obéissants, à être de meilleurs moines et moniales, mais à s'attacher de plus en plus profondément au Seigneur, à dépendre davantage de Lui, à abandonner son cœur au Christ, avec foi et espérance. Il sait que c'est de là que vient la fécondité de la vie et des communautés. De fait, le fruit de sa présence à Antioche et de son exhortation à préférer Jésus avec le cœur est une fécondité pour le monde, une attraction du monde au Christ : "Et une foule considérable adhéra au Seigneur" (Ac 11, 24).

Qui est attaché au Christ, que ce soit un individu ou une communauté, conduit aussi la foule à s'attacher au Seigneur, à préférer la présence du Seigneur. La véritable mission chrétienne est la transmission d'un trésor, de la perle précieuse du Royaume de Dieu, c'est-à-dire la communication à l'autre de la préférence pour le Christ. Donc la condition de la mission est de vivre, nous les premiers, cette préférence, de posséder, nous les premiers, ce trésor, de nous emparer, nous les premiers, de cette perle. C'est pour cela que, dans l'Eglise, il n'y a pas de mission, il n'y a pas d'évangélisation sans vie contemplative, sans adoration. Si au cœur de la mission dans le monde il n'y a pas la préférence pour Jésus-Christ, alors la mission, le témoignage n'a pas de contenu, est inconsistant comme valeur.

La mission de tout chrétien et de toute communauté doit toujours commencer par une préférence pour le Christ vivant et incarné dans l'existence. Celle que nous demande et à laquelle nous éduque saint Benoît, et que nous, comme supérieurs, devons cultiver et renouveler sans cesse en nous-mêmes et dans nos communautés, et pour laquelle nous devons fraternellement nous entraider.

Je voudrais terminer par deux versets du prophète Isaïe que nous avons chantés ce matin à Laudes, et qui me semblent résumer notre désir et notre tâche, et l'expérience que nous voulons vivre et transmettre à nos communautés :

"Le vivant, le vivant te rend grâce, comme je le fais aujourd'hui.
Le père fera connaître à ses enfants la fidélité de ton amour.
Seigneur, viens me sauver, et nous chanterons avec nos harpes
tous les jours de notre vie, dans le temple du Seigneur." (Is 38, 19-20)

"Le père fera connaître à ses enfants la fidélité de ton amour." C'est tout notre travail, notre identité, notre paix au milieu de toutes les épreuves et fatigues, et le secret d'une véritable fécondité pastorale dans la charité que nous puisons dans la fidélité de l'amour du Christ pour nous et pour tous.